

Vibrations de langue et d'encre

Automne 2013

# les carnets d'eucharis

N°39

Revue numérique

●●●●●●●● Poésie | Littérature Photographie | Arts plastiques ●●●●●●●●

[nathalieriera@live.fr](mailto:nathalieriera@live.fr)

[Les tortues du Jardin Hanbury/Giardini Hanbury – Ventimiglia] © Nathalie Riera 2013

ISSN 2116-5548



**ERIC BOURRET**  
**CAROLINE DUCHATELET - PASCAL NAVARRO**

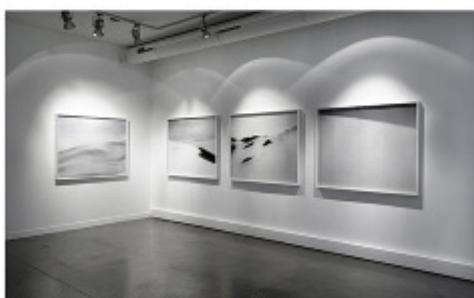
...

## **NOUS NOUS SUIVONS DE PRES**

6 septembre 2013 – 25 octobre 2013

...

## **EXPOSITION**



ERIC BOURRET - CAROLINE DUCHATELET - PASCAL NAVARRO

6 septembre - 25 octobre 2013

Art - ericbourret  
T: 04 91 90 96 83  
Fondation Vacances Bleues  
32, rue Schœner-Rossard, 13206 Marseille  
fondation@vacancesbleues.fr

© Eric Bourret, *Fondation Vacances Bleues (Marseille)*

---

[www.ericbourret.com](http://www.ericbourret.com)

...



Je ne saurais manger une rose rouge,  
Je ne saurais manger une rose blanche,  
C'est en vain que le long cytise rougeoie,  
C'est en vain que tombent les neiges cireuses du camélia  
Et la crème de lumière du lys.  
C'est en vain que les grappes de calices du lilas  
Profèrent leur généreuse douceur.  
Les abeilles l'adorent ; l'homme  
Regarde, admire, désire mais ne mange pas.  
Donne-moi la laitue qui s'est rafraîchie  
Au cœur de la riche terre :  
Sa moindre feuille, joyeuse élève,  
Froissée de rire, a la gaîté croquante.  
Donne-moi la moutarde et le cresson  
Dont les tiges semblent à l'écoute  
Comme les nymphes dans la nuit argentée  
Au-dessus des tresses du corail ;  
Le radis qui cligne de l'œil, rond et rouge,  
Et brille comme un rubis ;  
Et la bénédiction de l'oignon  
Qui se répand sur le plus modeste repas ;  
La tête volontaire et glorieuse de la tomate,  
Le froid concombre coupé fin ;  
Et laisse l'impériale betterave  
Régner rouge sur toutes choses.  
Même si les craintifs poètes préfèrent  
Les façons banales des fleurs  
Pour chanter leur Belle en bouton et en floraison,  
Ces amours végétales, seules, enflamment  
Les passions minérales de mon cœur-silex.

**Ballade (Poème de jeunesse)**  
Traduit de l'anglais par Alain SUIED  
**DYLAN THOMAS**

# [ SOMMAIRE . . . . . ]

## EXPOSITION

ERIC BOURRET

Nathalie Riera

[Les tortues du Jardin Hanbury]

George H. seeley FINE PHOTOGRAPHY

## DU CÔTÉ DE...

Lydia Padellec (*Musique*)

Wallace Poèmes | Diane Glancy Offrande pour Iron Woman

L'ATELIER CONTEMPORAIN JACQUES MOULIN *A vol d'oiseaux*

LE REALGAR THOMAS VINAU *La Bête*

## AUPASDULAVOIR

PIERRE PARLANT [*Régime de Jacopo*]

PATRICK LE DIVENAH [*Textes inédits*]

JEAN-MARC GOUGEON [*Choix de poèmes*]

## DES TRADUCTIONS

WALLACE STEVENS [*Poèmes choisis traduits par Raymond Farina*]

■■■ DYLAN THOMAS [*Surtout quand le vent d'octobre...*]

## DES LECTURES/DES PORTRAITS

[**TEXTE CRITIQUE**] Monique Péron-Bois et Paul Gravillon... par Claude Darras

[**ARTICLES**] Jacques Josse [*La dernière pirouette de Bohumil Hrabal*] & Geneviève Bertrand [*L'impatience du tilleul*] par Béatrice Machet ■ Siham Bouhlal [*Etreintes*] par Tristan Hordé

Guillaume Decourt [*Un ciel soupape*] par Arnaud Talhouarn

Brigitte Gyr [*Parler nu*] Jean-Marc Couvé

[**LECTURE&RELECTURE**] *Il faut relire les grandes tragédies D'ESCHYLE* par Claude Minière

Georges Séféris [*De l'empreinte chez Séféris*] par Guillaume Decourt

## REVUE(S)

L'ATELIER CONTEMPORAIN – # 01 (Eté 2013)



Au format livre numérique/CALAMEO

<http://www.calameo.com/subscriptions/37620>

**NATHALIE RIERA**

\*\*\*

**AU FIL DES TORTUES**

**2013**



© *Nathalie Riera* – Les tortues du Jardin Hanbury, 2013

\*\*\*

Nathalie Riera



© Nathalie Riera – Les tortues du Jardin Hanbury, 2013

■ <http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/>

POESIE



© DR

LYDIA PADELLEC

Extraits



*Musique*

*Premier mouvement*

Roulement des vagues  
dans le feuillage  
pas de fruits étranges  
juste quelques notes  
entre deux silences  
quelques notes légères  
qui se balancent  
dans la lumière bleue

\*

*A cappella*

D'abord assise  
dans un coin sombre  
de sa timidité  
la voix se lève  
s'avance vers la lumière  
et d'un fragment de silence  
jaillit la première syllabe  
de ton amour

\*

*Deuxième mouvement*

Atteint d'amusie  
le poème jette des galets  
dans la lumière  
et l'albatros qui a perdu  
ses ailes les cherche  
dans la musique du poème  
que Tu murmures  
à l'oreille du coquillage

\*

*Sérénade*

Ta musique ne fera pas  
pleurer les étoiles  
ni le violon jeté  
dans l'océan sans tain  
Tu sais au soupir profond  
des fleurs endormies que  
les mots comme les abeilles  
ne chantent pas la nuit

\*

*Pianissimo*

A peine perceptible  
le cri de l'abeille  
a laissé son dard  
dans la courbe fine  
de ton poème  
Tu rougis d'une encre  
sanguine et chaude  
qui bat la mesure

\*

*Crescendo*

Pétale après pétale  
dans l'écho d'une flûte  
ta voix répète les mots  
jetés au large de ton enfance  
Tu suis le tempo des vagues  
et du bout des doigts  
entre deux rochers  
se brise un éclair

\*

*Troisième mouvement*

Sur le tambour  
vibre la peau du poème  
Tu déploies les rayons  
de lune à la surface  
d'une mer étale et lisse  
et les grains de mot  
sonnent comme la pluie  
au creux des tempêtes

\*

*Smorzando*

Tu ne chanteras pas  
de requiem pour l'abeille  
ni pour le poème  
qui surgit de la pique  
Tu laisseras le mot  
vivre sa vie de mot  
au rythme du souffle  
et de son silence

\*\*

---

■ **Notice bio-bibliographique**

Née en 1976 à Paris, Lydia Padellec est poète, haïjin, plasticienne. Passionnée par les livres d'artistes, elle a créé en 2010 les éditions de la Lune bleue consacrées aux poètes et artistes contemporains. Plusieurs publications en revues (Poésie/première, N4728, Incertain regard, Terre à ciel, Cairns, Recours au poème...) et

anthologies en France et à l'étranger. Ses derniers recueils parus : *La maison morcelée* (Le bruit des autres, 2011, Prix PoésYvelines des Collégiens 2013), *La mésange sans tête* (Eclats d'encre, 2012) et *Sur les lèvres rouges des Saisons* (éditions de l'Amandier, 2012), *Et ce n'est pas la nuit* (éditions Henry « La Main aux poètes », 2013).

<http://surlatraceuvent.blogspot.fr/>

# FLOWERPORTRAITS

© JOYCE TENNESON



*Joyce Tenneson – Flower Portraits*

## PHOTOGRAPHE

**JOYCE TENNESON PHOTOGRAPHY**

• Site

<http://www.tenneson.com/>



**LEONOR FINI**

ARTISTE PEINTRE  
SURREALISTE  
(1908 - 1996)

© LEONOR FINI

© Galerie Minsky <http://www.leonor-fini.com/fr/>



# AU PAS DU LAVOIR

---

## POÉSIE

**Pierre Parlant**  
[REGIME DE JACOPO]

**Patrick Le Divenah**  
[TEXTES INÉDITS]

**Jean-Marc Gougeon**  
[POEMES CHOISIS]

# Pierre Parlant

## (Régime de Jacopo)

---



presque étouffé son vert serré, jaune plié cependant que l'eau fraîche épousait la carafe ; fragment rosâtre, hier, strié de blanc graisseux, couché sur une planche à découper ; le lendemain, il ôta sur toute sa longueur une bonne moitié de l'épaisse matière, en évalua l'effet, retira un peu plus tard dans la soirée l'autre morceau symétriquement ; le feu brûlait ; entre temps il avait préparé un tas de fleurs piquées, étoiles éminemment précises, à ses yeux fortement attractives ; un vide fut laissé ; jaune plié, servi pour deux, tégument brun ; de la durée devint bouillon de bête au goût très fort ; il considérait quotidiennement la nourriture sous ses multiples apparences, aimait l'idée de décoction ; le soir même, il profita du silence de la maison pour examiner les conséquences d'une idée venue après dîner ; la table seule ; après quoi, il refit mentalement l'encadrement dragée, parcourut le fond d'herbe, vert de vessie sous le linteau, compensa de la sorte le manque de luminosité du chœur ; si bien qu'il obtint un contraste souverain ; cire fondue ; le lendemain des voix se firent entendre depuis la cour, il pleuvait ; pas grand-chose sinon du jaune, un caillot d'or autour d'un tesson ; grande fut alors sa perplexité... (p.11)

---

© Régime de Jacopo  
Edition Contre-Pied, « Collection Autres et Pareils », 2009

Site Autres & Pareils (association de création pluridisciplinaire)/  
<http://autresetpareils.free.fr/>

# Patrick LE DIVENAH

(textes inédits)

---



1-3 le dictionnaire est une mer en perpétuelle expansion sur laquelle naviguent les mots dominés par les genres

IL pleut  
ELLE pleure  
appelons IL :  $a$                       appelons ELLE :  $b$   
posons l'égalité des sexes :       $a = b$   
donc :  
ELLE pleut      (et IL pleure)

1-4 puisque le mot est à la fois sons et graphies puisqu'il est aussi objet d'esthétique et possède son existence propre voilà pourquoi il fascine le poète qui écoute le mot qui regarde le mot qui met le mot sur son tour de potier ce potier si célèbre ou qui l'enfourne dans son fournil de boulanger ou le dresse sur la roue de la géhenne pour le dépecer l'écarteler exposé sur le pilori jusqu'à ce qu'il rende gorge et dégorge malgré lui tout ce qu'il a à dire tout ce qu'il se refuse à dire qu'il recèle obstinément et ne finit par lâcher que parce que rompu de toutes parts empalé sans merci il éclate de tous ses sens il se brise en tous sens il se brise de sens

les mots n'ont pas de sens  
interdit

2-1 ne pas blanchir les mots

quand je rencontre du blanc je lui laisse la place quand je rencontre du blanc je le laisse passer quand je rencontre du blanc je le regarde passer et si je le laisse passer c'est parce que je préfère qu'il passe car si le blanc s'installe je suis perdu l'espace blanc me fait peur l'espace blanc me fait froid je ne veux pas appartenir au blanc je veux me noyer de couleurs je veux respirer la couleur je veux aspirer la couleur je veux couler la couleur dans mes artères et dans mes veines je me shoote à la couleur car le blanc de ces espaces vides m'effraie comme aurait pu dire l'autre non pas de blanc pas de blanc pas de murs blancs l'obsession du mur blanc insupportable intenable sentiment du vide total du néant absorbé par le désert blanc par l'infini du blanc englouti anéanti gelé par la vacuité la stérilité mais tout autant par cette appréhension de la moindre marque qui anéantirait la perfection de l'immaculé sans la compenser il y a du divin là-dedans et on ne peut regarder Dieu en face n'importe quel incroyant vous le dira et puis l'hallucination l'hôpital blanc l'asile blanc la prison blanche quoique mais disons blanche dans l'absolu neige éternelle la folie guette la folie est blanche blanche est la folie est blanche la folie vite prendre un gros marqueur noir et en lettres très immenses écrire

CE MUR N'EST PAS BLANC

voilà ça va mieux la respiration revient quelque temps un quelque très petit temps car déjà cette phrase cette trace ces bâtons sur le mur cette danse noire sur fond blanc difficile de s'y habituer je ne vois plus qu'elle je la lis la relis la relis la relis elle m'habite me hante ce qu'elle me dit me soumet davantage encore au blanc immense qui demeure et qu'elle est

loin d'avoir absorbé d'avoir occulté et par contraste ce blanc s'impose encore plus violemment la folie guette alors vite prendre un tableau ou deux les accrocher ça cache deux mots trois mots c'est tout oui c'est peu même si pour ruser on change les emplacements

CE MUR BLANC  
MUR N'EST PAS  
CE N'EST BLANC  
CE PAS BLANC

non-sens insupportables qui hantent mon regard je change et recharge toujours insupportable alors accrocher d'autres tableaux jusqu'à recouvrir tous les mots les tableaux se côtoient se touchent se serrent les coudes sur une seule ligne stupide ils ne suffisent même pas à recouvrir ces gigantesques tours qui font presque la hauteur du mur les pointes de noir qui dépassent me font deviner sans cesse les mots qu'elles cachent je ne vois qu'eux en permanence en permanence je ne vois qu'eux en permanence je ne vois qu'eux alors peut-être acheter de grands tableaux mais est-ce bien raisonnable ils demeureront dans une stupide queue-leu-leu qui en rendra la vue insoutenable ils jureront entre eux heurteront les regards ou bien n'accrocher que des tableaux blancs que dis-je là mais que dis-je des tableaux blancs le vertige me guette tant pis j'opte pour le pot de peinture blanche je me concentre je m'élançe je recouvre tout tout absolument tout ça y est c'est fait

et c'est horrible c'est absolument horrible après des heures de séchage les lettres ressortent encore plusieurs jours après toujours la trace l'ineffaçable trace j'en remets une couche deux trois quatre les mots me narguent avec insolence avec effronterie me font comprendre ce que je savais me rappellent ce que j'avais oublié me jettent à l'évidence ma débilité me jettent que l'encre du marqueur est indélébile indélébile indélébile c'est marqué dessus tu ne le savais pas peut-être c'est un bon marqueur je vais donc m'en servir je vais retourner l'arme contre elle-même et j'écris sur tout le mur de gauche à droite de haut en bas ligne après ligne centimètre après centimètre avec le marqueur indélébile j'écris j'écris j'écris oui encore et encore en indélébile j'écris sur toute la surface absolument toute la surface

CE MUR N'EST PAS BLANC

je respire le mur

---

© 3 pages extraites de « BLOCS d'écriture » (recueil inédit)

#### **NOTICE BIO&BIBLIOGRAPHIQUE**

Né en 1942, est amoureux des mots tout autant que des images. Il les associe souvent, pour qu'ils se fassent écho (*Mémoire de l'imaginaire/Fragments*, 2011, éd. Passages d'encre ; expositions de « pRoSésies », détournements de presse, etc.); mais le texte poétique se suffit parfois à lui-même (*Blasons du corps féminin*, à paraître aux éd. L'Echappée belle ; *F comme*, pièce inédite), tout comme l'image s'expose seule, en galerie ou en manifestations collectives (collages, photos, encres...).

**Sites à consulter :**

Sitaudis / <http://www.sitaudis.fr/Poetes-contemporains/patrick-le-divenah.php>

# Jean-Marc Gougeon

(Poèmes choisis)

---



## **il y avait le vent**

Il y avait le vent  
et la nuit le transperçait  
le désseparait  
au fur et sans mesure  
la nuit le dévantaît  
de sa peau blanche et fière

Il y avait ce vent  
et le temps qui y dansait  
se dérobaît aux mains  
à la barbe des hommes  
s'échappaît en tombant  
dans la poche du vent

Il y avait ce vent  
et d'autres vents s'y mêlaient  
arrivistes et menteurs  
puis lacéraient le jour  
si latéralement  
qu'ils affolaient la ronce  
embuaît nos certitudes

\*\*\*\*\*

## **je ferme les volets**

Je ferme les volets  
et la nuit se cache  
me promettant un toit serein  
un rai de confiance  
et la bougie bien éteinte

Je ferme les volets  
et la nuit me lâche  
dans les jais de ses rêves  
au son de la chouette familière  
et du chat maraudeur

Je ferme les volets  
et la nuit me couche  
dans mon ombre tombante

et je l'apprivoise  
dans les flancs de mon intégrité

Je ferme les volets  
et la nuit s'attache  
à couvrir mon sommeil  
se vêtir de mon corps

Je ferme les volets  
et la nuit me rattache  
à son immensité  
qu'elle m'abandonne  
dès que j'ouvre ses volets

\*\*\*\*\*

### **doublure**

Prends garde

la nuit  
va bruire  
de ton silence

\*

Prends  
garde la nuit

va bruire  
de ton silence

\*\*\*\*\*

### **enfin**

Enfin se meurt  
cette nuit  
interminable

Enfin elle ressuscite

ton sourire

\*\*\*\*\*

### **riens**

Rien ne bouge  
nul tourment

ne déchire  
les pans de ma veste  
impatiente

Attendre  
que le rien s'ébroue tout à fait  
réclamer du hasard

Espérer qu'un autre rien  
s'y alimente  
étendre le bras soudain  
écraser ce bruit  
qui taraudait le vide  
intérieur  
l'oublier  
et sourire

Reprendre sa veste  
courir le monde  
à nouveau  
en quête de petits riens  
bienfaisants

\*\*\*\*\*

### **créations**

Des hommes de mer  
chahutent les embruns  
se façonnent des séjours  
dans la brume

Sur les corps des terres  
des hommes écrivent  
sans compter  
leurs cicatrices

Pendant ce temps  
des dieux s'arc-boutent  
fuyant la sollicitude  
de leur création

\*

Chahutant la mer  
les embruns  
se façonnent des séjours  
dans la brume des hommes  
Sans compter  
sur les hommes  
des terres  
écrivent les corps  
leurs cicatrices

Pendant le temps  
de leur création  
la sollicitude s'arc-boute  
fuyant les dieux

\*\*\*\*\*

**mae west**

*à Salvador Dali*

D'abord - ainsi m'était apparu ton visage –  
je franchis la révérence de tes rideaux  
bouclés (mais où était ton mythique corsage ?),  
me rengorgeant de tes degrés thyroïdaux.

Ensuite – puisque ainsi paraissait ton image –  
silencieux en la causeuse de tes lèvres,  
je fus licencieux en osant sans dosage  
quelque index au milieu de ce rubis d'orfèvre.

Puis, refroidi par une sensuelle incisive,  
je me réchauffai près du foyer de ton nez  
où s'agitait l'invisible flamme lascive  
embrasant mon pouce ancré dans ta cheminée.

Le clin de ton œil fendu enfin m'invita  
à me débarrasser de mon esprit jaloux,  
si bien que je devins pour toi, señorita,  
les mains dans le dos, ton petit chien andalou.

---

© Textes inédits

#### **NOTICE BIO&BIBLIOGRAPHIQUE**

Né dans le Morbihan en 1972, **Jean-Marc GOUGEON** a participé pendant un an à l'atelier d'écriture animé par l'écrivain et éditeur Yves LANDREIN (Rennes, 1993/1994).

En 1994, il obtient son mémoire de Maîtrise de Lettres Modernes portant sur *Les Pays lointains* du romancier Julien Green (Université Rennes II).

Après avoir écrit durant de nombreuses années (nouvelles et poésie), il a décidé de se faire connaître auprès des revuistes. C'est ainsi que plusieurs de ses textes ont été publiés depuis 2012 : *Népentès* (n° 5, août 2012 et n° 6, décembre 2012/janvier 2013), *Spered Gouez* (n° 18, octobre 2012 sur le thème du Temps et n° 19, octobre 2013, sur le thème : Mystiques sans dieu(x), *Les Cahiers du Sens* (n° 23, mai 2013, une nouvelle publiée sur le thème de la colère) ; *Comme en poésie* (n° 53, mars 2013), publication dans l'annexe en ligne *Soliflores*, de la revue *Nouveaux Délits* (juin 2013), plusieurs poèmes publiés dans *Kahel 2* (à paraître en décembre 2013), extraits d'un recueil en cours. Et d'autres textes inédits à paraître dans la revue **Les Carnets d'Eucharis** (en mars 2014)

# WALLACE STEVENS

© Poésie



© SOURCE PHOTO | INTERNET | **Wallace Stevens**

## POEMES CHOISIS

BOURGEOIS DE LA PETITE MORT / *BURGHERS OF PETTY DEATH*  
ANGLAIS MORT A FLORENCE  
ESTHÉTIQUE DU MAL (extrait) / *ESTHÉTIQUE DU MAL (Excerpt)*  
LE VENT TOURNE / *THE WIND SHIFTS*  
CARTE POSTALE DU VOLCAN / *A POSTCARD FROM THE VOLCANO*  
LE MONDE COMME MEDITATION / *THE WORLD AS MEDITATION*  
DE LA POESIE MODERNE / *OF MODERN POETRY*  
UN PLAT DE PECHES EN RUSSIE / *A DISH OF PEACHES IN RUSSIA*  
CHATEAU GALANT / *GALLANT CHATEAU*  
CONNOISSEUR DU CHAOS / *CONNOISSEUR OF CHAOS*  
CHRONIQUE DE L'HOMME QUELCONQUE / *PAISANT CHRONICLE*

...

Traduit de l'anglais par Raymond Farina



■ **Sur le site Les Carnets d'Eucharis**

<http://lescarnetsdeucharis.hautefort.com/archive/2013/09/18/wallace-stevens-choix-de-poemes-traduits-par-raymond-farina.html>

**Wallace Stevens**  
Poèmes traduits par Raymond Farina

\*\*

**(BOURGEOIS DE LA PETITE MORT)**

Ces deux là près du mur de pierre  
Sont un léger fragment de mort.  
L'herbe est encore verte.

Mais c'est une mort totale,  
Une dévastation, une mort vraiment haute  
Et profonde, couvrant toute surface,  
Envahissant l'esprit.

Les voilà les petits citadins de la mort,  
Un homme et une femme,  
Semblables à deux feuilles  
Qui restent attachées à l'arbre,  
Avant que l'hiver gèle et qu'il devienne noir –

Vraiment haute et profonde  
Sans aucune émotion, un empire de calme,  
dans lequel une ombre épuisée,  
Portant un instrument,  
Propose, pour finir, une musique blanche.

-----

**(BURGHERS OF PETTY DEATH)**

*These two by the stone wall  
Are a slight part of death.  
The grass is still green.*

*But there is a total death,  
A devastation, a death of great height  
And depth, covering all surfaces,  
Filling the mind.*

*These are the small townsmen of death,  
A man and a woman, like two leaves  
That keep clinging to a tree,  
Before winter freezes and grows black-*

*Of great height and depth  
Without any feeling, an imperium of quiet,  
In which a wasted figure, with an instrument,  
Propounds blank final music.*

-----

## (ANGLAIS MORT A FLORENCE)

\*\*

Il se retrouvait un peu moins chaque printemps.  
La musique déjà lui faisait défaut. Même Brahms,  
Son grave démon familier, marchait souvent à l'écart.

Son esprit devenait incertain de la joie  
Certain de son incertitude, dans laquelle  
Ce grave compagnon le laissait inconsolé

A des souvenirs qui le rendaient presque toujours à lui-même.  
Ce n'est que la dernière année qu'il dit que la lune nue  
N'était pas celle qu'il avait l'habitude de voir, de sentir

(Dans les pâles harmonies de lune et d'humeurs  
Quand il était jeune), la lune nue et lointaine,  
Brillant plus faiblement au fond d'un ciel plus sec.

Sa pâleur colorée devenait cadavérique.  
Il cultivait sa raison, exerçait sa volonté,  
Avait parfois recours à Brahms à la place

De la parole. Il était cette musique et lui-même.  
Ils étaient parcelles d'ordre, une unique majesté.  
Mais il se souvenait du temps où il se levait seul.

A la fin il se levait avec l'aide de Dieu et de la police,  
Mais il se souvenait du temps où il se levait seul.  
Il se soumettait à cette unique majesté;

Mais il se souvenait du temps où il se levait seul,  
Lorsque être et jouir d'être semblaient ne faire qu'un,  
Avant que les couleurs ternissent et rapetissent.

-----

**(ANGLAIS MORT A FLORENCE)**

*A little less returned for him each spring.  
Music began to fail him. Brahms, although  
His dark familiar, often walked apart.*

*His spirit grew uncertain of delight,  
Certain of its uncertainty, in which  
That dark companion left him unconsoled*

*For a self returning mostly memory.  
Only last year he said that the naked moon  
Was not the moon he used to see, to feel*

*(In the pale coherences of moon and mood  
When he was young), naked and alien,  
More leanly shining from a lankier sky.*

*Its ruddy pallor had grown cadaverous.  
He used his reason, exercised his will,  
Turning in time to Brahms as alternate*

*In speech. He was that music and himself.  
They were particles of order, a single majesty:  
But he remembered the time when he stood alone.*

*He stood at last by God's help and the police;  
But he remembered the time when he stood alone.  
He yielded himself to that single majesty;*

*But he remembered the time when he stood alone,  
When to be and delight to be seemed to be one,  
Before the colors deepened and grew small.*

-----

(ESTHÉTIQUE DU MAL)  
extrait

XII

Il ordonne le monde en deux catégories :  
Celui qui est peuplé, celui qui ne l'est pas.  
Dans les deux, il est seul.  
Mais il y a, dans le peuplé,  
Outre ses habitants, le savoir qu'il a d'eux.  
Et dans le dépeuplé, ce qu'il sait de lui-même.  
Quel est le plus désespéré dans les moments  
Où son vouloir exige que ce qu'il pense soit vrai ?

Est-ce lui-même en eux qu'il connaît ou bien eux  
En lui-même ? Si c'est lui-même en eux, ils n'ont  
Point de secret pour lui. Et si c'est eux en lui,  
Il n'a point de secret pour eux. Car ce qu'il sait  
D'eux et de lui détruit chacun de ces deux mondes,  
Sauf quand il s'en évade. Etre seul c'est pour lui  
Etre dans l'ignorance et d'eux et de lui-même.

Cela en crée un troisième sans connaissance,  
Où personne ne cherche, où le vouloir n'exige  
Rien et accepte tout ce qui passe pour vrai,  
Y compris la douleur, qui, autrement est feinte.  
Dans le troisième monde, alors, pas de douleur. Oui, mais,  
Quel amant en ressent dans de tels rocs, quelle femme,  
Même si on la connaît, tout au fond de son cœur ?

-----

**(ESTHÉTIQUE DU MAL)**

**Excerpt**

XII

He disposes the world in categories, thus :  
The peopled and the unpeopled. In both, he is  
Alone. But in the peopled world, there is,  
Besides the people, his knowledge of them. In  
The unpeopled, there is his knowledge of himself.  
Which is more desperate in the moments when  
The will demands that what he thinks be true?

It is himself in them that he knows or they  
In him? If it is himself in them, they have  
No secret from him. If it is they in him,  
He has no secret from them. This knowledge  
Of them and of himself destroys both worlds,  
Except when he escapes from it. To be  
Alone is not to know them or himself.

This creates a third world without knowledge,  
In which no one peers, in which the will makes no  
Demands. It accepts whatever is as true,  
Including pain, which, otherwise, is false.  
In the third world, then, there is no pain. Yes, but  
What lover has one in such rocks, what woman,  
However known, at the centre of the heart ?

-----

### XIII

Il se peut qu'une vie soit la sanction d'une autre  
Comme celle d'un fils pour celle de son père.  
Mais cela ne concerne que les seconds rôles.  
C'est une tragédie fragmentaire  
Au sein du tout universel. Le fils,  
Le père aussi, ont fait leur temps, pareillement,  
L'un et l'autre, en vertu de la nécessité d'être  
Soi-même, de l'inaltérable nécessité  
D'être cet inaltérable animal.  
Cette puissance de la nature en action est la tragédie  
Majeure. C'est le destin sûr de lui,  
Le plus jubilant ennemi. Et il se peut  
Que, dans son cloître méditerranéen, un homme  
étendu, libéré du désir, établisse  
Le visible, une zone de bleu et d'orange  
Dont changent les couleurs, établisse un moment  
Pour contempler la mer, simulacre du feu, et l'appelle le bien,  
Le bien suprême, sûr de la réalité  
De la plus longue méditation, du maximum,  
De la scène de l'assassin. Le mal dans le mal est  
Relatif. L'assassin se dévoile lui-même,  
la force qui nous détruit est dévoilée dans  
Ce maximum, une aventure à endurer  
Dans l'impuissance la plus polie. Mais oui !  
On sent son action circuler dans nos veines.

-----

XIII

It may be that one life is a punishment  
For another, as the son's life for the father's.  
But that concerns the secondary characters.  
It is a fragmentary tragedy  
Within the universal whole. The son  
And the father alike and equally are spent,  
Each one, by the necessity of being  
Himself, the unalterable necessity  
Of being this unalterable animal.  
This force of nature in action is the major  
Tragedy. This is destiny unperplexed,  
The happiest enemy. And it may be  
That in his Mediterranean cloister a man,  
Reclining, eased of desire, establishes  
The visible, a zone of blue and orange  
Versicolorings, establishes a time  
To watch the fire-feinting sea and calls it good,  
The ultimate good, sure of a reality  
Of the longest meditation, the maximum,  
The assassin's scene. Evil in evil is  
Comparative. The assassin discloses himself,  
The force that destroys us is disclosed, within  
This maximum, an adventure to be endured  
With the politest helplessness. Ay-mi!  
One feels its action moving in the blood.

-----

## (LE VENT TOURNE)

Voici comment tourne le vent :  
Comme les pensées d'un être vieux,  
Qui pense encore avec passion  
Et désespoir.

Ainsi tourne le vent :  
Comme un être sans illusions,  
Qui sent encore folies en lui.

Ainsi tourne le vent :  
Comme des êtres qui, superbement, s'approchent,  
Comme des êtres qui, furieusement, s'approchent.

Voici comment tourne le vent :  
Comme un être que tout accable,  
Qui n'a souci de rien.

-----

## ***(THE WIND SHIFTS)***

This is how the wind shifts :  
Like the thoughts of an old human,  
Who still thinks eagerly  
And despairingly.

The wind shifts like this:  
Like a human without illusions,  
Who still feels irrational things within her.

The wind shifts like this:  
Like humans approaching proudly,  
Like humans approaching angrily.

This is how the wind shifts:  
Like a human, heavy and heavy,  
Who does not care.

-----

## (CARTE POSTALE DU VOLCAN)

Si un jour des enfants trouvent nos ossements  
Jamais ils ne sauront qu'ils furent autrefois  
Pareils à des renards légers sur la colline ;

Et que pendant l'automne, au moment où les grappes  
Rendait l'air vif plus vif encore de leur parfum,  
Ils étaient bien vivants, faisaient de la buée ;

Et ils croiront au moins qu'avec nos ossements  
Nous léguions beaucoup plus, léguions ce qui demeure  
L'apparence des choses, ce que nous ressentions

En les voyant. Les nuages de printemps soufflent  
Au-dessus du manoir dont les volets sont clos,  
Par delà notre portail, et le ciel venteux

Crie son désespoir étudié.  
Depuis longtemps nous connaissions son état  
Et ce que nous disions de lui devenait

Un peu de sa réalité...Et des enfants,  
Tissant encore des auréoles de bourgeons,  
Diront nos propres mots sans jamais le savoir,

Diront de ce manoir qu'il donne l'impression  
Que son vieil habitant a laissé derrière lui  
Un esprit fulminant au fond de ses murs creux,

Une demeure sale en un monde éventré,  
Un lambeau d'ombres pâles au bord de la blancheur,  
Que vient enduire l'or d'un soleil opulent.

-----

***(A POSTCARD FROM THE VOLCANO)***

Children picking up our bones  
Will never know that these were once  
As quick as foxes on the hill;

And that in autumn, when the grapes  
Made sharp air sharper by their smell  
These had a being, breathing frost;

And least will guess that with our bones  
We left much more, left what still is  
The look of things, left what we felt

At what we saw. The spring douds blow  
Above the shuttered mansion-house,  
Beyond our gate and the windy sky

Cries out a literate despair.  
We knew for long the mansion's look  
And what we said of it became

A part of what it is... Children,  
Still weaving budded aureoles,  
Will speak our speech and never know,

Will say of the mansion that it seems  
As if he that lived there left behind  
A spirit storming in blank walls,

A dirty house in a gutted world,  
A tatter of shadows peaked to white,  
Smearred with the gold of the opulent sun.

-----

## (LE MONDE COMME MEDITATION)

*J'ai passé trop de temps à travailler mon  
violon, à voyager. Mais l'exercice essentiel  
du compositeur- la méditation -rien ne l'a  
jamais suspendu en moi ... Je vis un rêve  
permanent, qui ne s'arrête ni nuit ni jour.*

GEORGES ENESCO

Est-ce Ulysse, l'insatiable aventurier,  
Qui approche de l'est ? Les arbres sont élagués.  
L'hiver est balayé. Quelqu'un s'avance

Sur l'horizon et s'élève au-dessus de lui.  
Une forme de feu approche des cretonnes de Pénélope  
Dont la présence farouche suffit à éveiller le monde où elle demeure.

Elle s'est si longtemps composé un autre moi pour l'accueillir,  
Compagnon du sien composé pour elle, qu'elle imaginait,  
Tous deux dans un refuge profondément fondé, ami et tendre amie.

Les arbres avaient été élagués, comme un exercice essentiel  
Dans une inhumaine méditation, plus vaste que la sienne.  
Pas un vent pour veiller sur elle, comme des chiens, pendant la nuit.

Elle ne voulait rien qu'il ne pût lui apporter en venant seul.  
Elle ne voulait aucune parure. Ses bras à lui seraient son collier  
Et sa ceinture l'heureuse fin de leur désir.

Mais était-ce Ulysse ? Ou n'était-ce que la chaleur du soleil  
Sur son oreiller ? La pensée ne cessait de battre en elle comme son cœur.  
Tous deux, à l'unisson, ne cessaient de battre. Ce n'était que le jour.

C'était Ulysse et ce n'était pas lui. Pourtant ils s'étaient rencontrés  
Ami et tendre amie et espoir d'une planète.  
La force barbare en elle jamais ne faillirait.

Elle se parlerait un peu à elle-même quand elle se peignerait,  
En répétant son nom aux syllabes patientes,  
En n'oubliant jamais celui qui sans cesse s'avavançait obstinément, si proche.

-----

## **(THE WORLD AS MEDITATION)**

*J'ai passé trop de temps à travailler mon  
violon, à voyager. Mais l'exercice essentiel  
du compositeur- la méditation -rien ne l'a  
jamais suspendu en moi ... Je vis un rêve  
permanent, qui ne s'arrête ni nuit ni jour.*

GEORGES ENESCO

Is it Ulysses that approaches from the east,  
The interminable adventurer ? The trees are mended.  
That winter is washed away. Someone is moving

On the horizon and lifting himself up above it.  
A form of fire approaches the cretonnes of Penelope,  
Whose mere savage presence awakens the world in which she dwells.

She has composed, so long, a self with which to welcome him,  
Companion to his self for her, which she imagined,  
Two in a deep-founded sheltering, friend and dear friend.

The trees had been mended, as an essential exercise  
In an inhuman meditation, larger than her own.  
No winds like dogs watched over her at night.

She wanted nothing he could not bring her by coming alone.  
She wanted no fetchings. His arms would be her necklace  
And her belt, the final fortune of their desire.

But was it Ulysses ? Or was it only the warmth of the sun  
On her pillow ? The thought kept beating in her like her heart.  
The two kept beating together. It was only day.

It was Ulysses and it was not. Yet they had met,  
Friend and dear friend and a planet's encouragement.  
The barbarous strength within her would never fail.

She would take a little to herself as she combed her hair,  
Repeating his name with his patient syllables,  
Never forgetting him that kept coming constantly so near

-----

(DE LA POESIE MODERNE)

Le poème de l'esprit dans l'acte de découvrir  
Ce qui pourra suffire. Il n'a pas toujours eu  
A découvrir : le décor était monté ; il répétait ce qui  
Se trouvait dans le scénario.

Puis on changea le théâtre  
En quelque chose d'autre. Son passé fut un souvenir.  
Il doit être vivant, apprendre l'idiome du lieu,  
Il doit affronter les hommes du temps et rencontrer  
Les femmes du temps. Il doit réfléchir sur la guerre  
Et il doit découvrir ce qui pourra suffire. Il doit  
Construire une nouvelle scène. Il doit être sur cette scène  
Et, comme un insatiable acteur, de façon lente  
Et recueillie, dire des mots qui dans l'oreille,  
Dans l'oreille si délicate de l'esprit, répètent,  
Exactement, ce qu'elle souhaite entendre, au signal  
Desquels un auditoire invisible écoute,  
Non la pièce, mais lui-même, sa propre expression  
Dans une émotion comme celle de deux êtres, comme  
Deux émotions qui se fondent en une. L'acteur est  
Un métaphysicien qui, dans l'ombre, pince  
Un instrument, pince une corde de métal  
Dont les sons passent par des moments de justesse,  
Contenant totalement l'esprit, en deçà desquels  
Il ne peut descendre, au-delà desquels il ne veut monter.  
Il doit

Etre la découverte d'une satisfaction, et peut parler  
D'un homme qui patine, d'une femme qui danse  
Ou se peigne. Le poème de l'acte de l'esprit.

-----

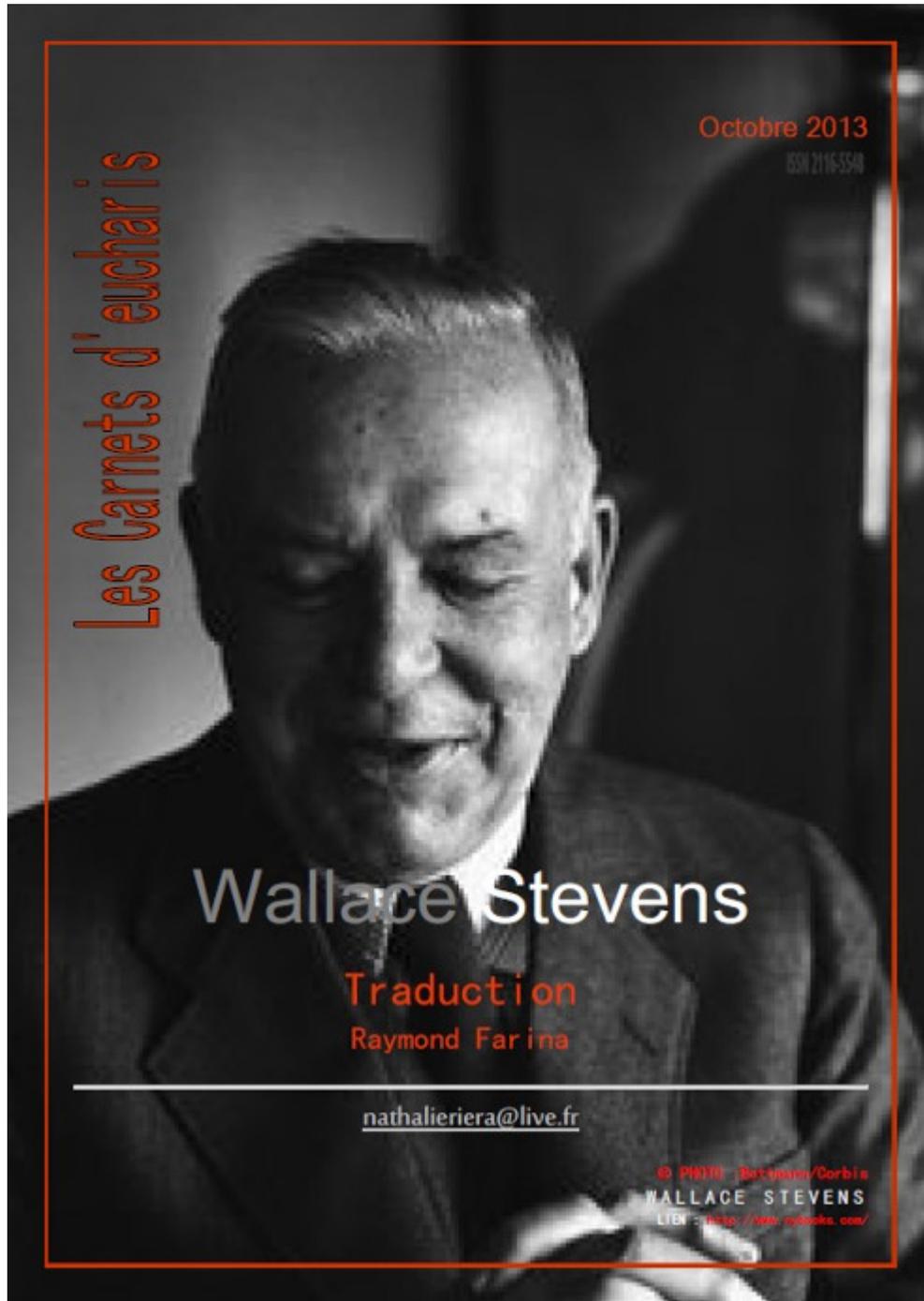
**(OF MODERN POETRY)**

The poem of the mind in the act of finding  
What will suffice. It has not always had  
To find: the scene was set; it repeated what  
Was in the script.

Then the theatre was changed  
To something else. Its pas was a souvenir.  
It has to be living, to learn the speech of the place.  
It has to face the men of the time and to meet  
The women of the time. It has to think about war  
And it has to find what will suffice. It has  
To construct a new stage. It has to be on that stage  
And, like an insatiable actor, slowly and  
With meditation, speak words that in the ear,  
In the delicatest ear of the mind, repeat,  
Exactly, that which it wants to hear, at the sound  
Of which, an invisible audience listens,  
Not to the play, but to itself, expressed  
In an emotion as of two people, as of two  
Emotions becoming one. The actor is  
A metaphysician in the dark, twanging  
An instrument, twanging a wiry string that gives  
Sound passing through sudden rightnesses, wholly  
Containing the mind, below which it cannot descend  
Beyond which it has no will to rise.

It must  
Be the finding of a satisfaction, and may  
Be of a man skating, a woman dancing, a woman  
Combing. The poem of the act of the mind.

-----



**TELECHARGER ICI**

[Wallace Stevens traduit par Raymond Farina LCE 2013.pdf](#)



“Bourgeois de la Petite Mort” et “Anglais Mort à Florence” ont été publiés dans la revue « Arpa », n°33 (Clermont-Ferrand, 1987), “Esthétique du Mal” (XII et XIII), “Le vent tourne” et “Carte Postale du Volcan” dans la revue « Aencrages & Co », n°8 (Longemer, 1988), “Le Monde comme Méditation”, “De la Poésie Moderne” et “Un Plat de Pêches en Russie” dans le « Journal des Poètes » (Bruxelles, 1988), “Château Galant”, “Connoisseur du Chaos”, “Chronique de l’Homme Quelconque” dans la revue « Arpa », n°84 (Clermont-Ferrand, 2004).

Les poèmes de Stevens sont extraits de “The Collected Poems”, Ed. Alfred Knopf, New York, 1980.

## **NOTICES BIO&BIBLIOGRAPHIQUES**

**Wallace Stevens** est né à Reading, en Pennsylvanie, en 1879. Il fait ses études à l’Université d’Harvard de 1897 à 1900. Après une brève expérience de reporter au *New York Herald Tribune*, il fait en 1903 des études de droit à la New York Law School. Il est admis au Barreau de New York en 1904 et exerce le métier d’avocat jusqu’en 1916, date à laquelle il devient conseiller juridique d’une société d’assurances du Connecticut dont il sera plus tard le vice président. Sa carrière de juriste, puis son engagement dans le monde des affaires ne l’empêche pas de garder des liens avec le milieu artistique – il compte parmi ses amis William Carlos Williams et E.E. Cummings - et d’écrire des poèmes. Il publie les premiers dans la revue *Poetry*, sous le pseudonyme de Peter Parasol, en 1914, puis son premier recueil *Harmonium* en 1923. En 1931, paraît chez Knopf la seconde édition de ce recueil suivi de *Ideas of Order* (1935), *Owl’s Clover* (1936), *The Man With the Blue Guitar* (1937), *Notes Towards a Supreme Fiction* (1942), *Parts of a World* (1942), *Esthétique du Mal* (1945), *Three Academic Pieces* (1947), *Transport to Summer* (1947), *Primitive Like an Orb* (1948), *Auroras of Autumn* (1950), *Collected Poems* (1954). Il est également l’auteur d’un recueil d’essais *The Necessary Angel : Essays on Reality and the Imagination* et de deux pièces de théâtre. Il a reçu, en 1955, le National Book Award pour son recueil *Collected Poems* et le Prix Pulitzer de poésie.

### **Sites :**

Wallace Stevens : une approche [www.mapage.noos.fr/gmurer0001/ws.htm](http://www.mapage.noos.fr/gmurer0001/ws.htm)

Site de Wallace Stevens Journal [www.wallacestevens.com](http://www.wallacestevens.com)

Site de David Lavery [www.davidlavery.net/Feigning](http://www.davidlavery.net/Feigning)

Wallace Stevens : Poetry Foundation [www.poetryfoundation.org/Poems&Poets](http://www.poetryfoundation.org/Poems&Poets)

### **Le traducteur :**

Raymond Farina est l’auteur d’une dizaine de recueils parmi lesquels figurent *Fragments d’Ithaque* (Rougerie), *Pays* (Folle Avoine), *Virgilianes* (Rougerie), *Anecdotes* (Rougerie), *Anachronique* (Rougerie), *Ces liens si fragiles* (Rougerie), *Exercices* (L’Arbre à Paroles), *Fantaisies* (L’Arbre à Paroles), *Une colombe une autre* (Edition des Vanneaux), *Eclats de vivre* (Dumerchez), *Italiques*, anthologie bilingue, *version d’Emilio Coco* (I Quaderni delle Valle. 2<sup>ème</sup> édition ,en ebook libre et gratuit, dans les Quaderni di Traduzioni, IX, La Dimora del Tempo Sospeso (Raymond Farina - Italiques [www.rebstein.wordpress.com/2011/09/01/raymond-farina-italiques1.pdf](http://www.rebstein.wordpress.com/2011/09/01/raymond-farina-italiques1.pdf)).

Dernières publications en revues : *Liaisons* (Bruxelles, 2011, n°30), *Fili d’Aquilone* (<http://www.filidaquilone.it/num023ciampi.html>), *Prismi* (Varèse, 2012, <http://prismi.liceoferraris/pdf/PINCIROLI.farina.pdf>), *Satura* (Gênes, 2013, n°21), *La Otra Revista* (Mexico, 2013, <http://www.laotrarevista.com/2013/07/raymond-farina-argelia-1940>).

■ Site Les Carnets d’Eucharis /

<http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2013/09/18/wallace-stevens-choix-de-poemes-traduits-par-raymond-farina.html>



■ Diane Glancy © Photo : <http://www.dianeglancy.org/>

**Diane GLANCY**  
Ecrivain & Poète Cherokee  
(Née en 1941)

■ LIEN : <http://www.hanksville.org/storytellers/glancy/>

SITE OFFICIEL

■ THE POETRY FOUNDATION

■ <http://www.poetryfoundation.org/bio/diane-glancy>

## Eclipse Solaire

Chaque matin, je me lève invisible. Je fais une aiguille d'un piquant de porc-épic, coud les pieds aux jambes, soulève la colonne vertébrale posée sur mes cuisses. J'enfile ma côte et ma clavicule. Je plante une oreille sur ma tête, me colle des yeux. Je sais à peu près ce qu'il faut voir. Ma gorge s'enfle de colère. Je me fais une main pour contenir ma douleur. Mon cœur est un trou de la taille de l'éclipse du soleil. Toute la journée je lutte un cheveu après l'autre jusqu'à ce que la lune bouge de devant le soleil et cela fait une lumière identique à celle d'une lampe de kérosène dans une cabane. J'enfile une robe, passe un châle sur mes épaules. Maintenant, je sais qu'on me voit. J'ai une ombre. Je mets un chapeau, un manteau sur mon ombre, une autre robe plus large, je passe d'autres châles et des chemisiers et des jupons jusqu'à ce que l'ombre même ait une substance.

-----  
**DIANE GLANCY | Offrande pour Iron Woman**

Traduit de l'américain par Béatrice Machet  
Editions Wigwam, 2006

# George H. Seeley



© George H Seeley *Still Life with Peaches*, circa 1908 - autochrome 12,6 x 17,7 cm.

Fine Photography



© George H. Seeley  
*[untitled]*  
n. d.

Autochrome  
Private collection of John Wood  
© Collection John Wood



*et ligne après ligne / and line after line*

# Du côté de chez...

Dylan Thomas



© INTERNET | Dylan Thomas

« Surtout quand le vent d'octobre /  
Especially when the October wind »

Anthologie bilingue de la poésie anglaise, 2005

© Poème publié dans *The Listener* du 24 octobre 1934, puis en recueil dans  
*18 Poems*

Extrait

**[Surtout quand le vent d'octobre...]**

[...]

**Surtout quand le vent d'octobre  
Avec ses doigts de givre flagelle mes cheveux,  
Pris aux griffes du soleil je marche sur le feu  
Et jette sur la terre la griffe de mon ombre,  
Par le bord de la mer, j'entends bruire les oiseaux,  
Et tousser le corbeau dans les ramées d'hiver,  
Mon cœur palpitant qui frissonne à ses paroles  
Epanche le sang des syllabes et draine ce qu'elle dit.**

**Emmuré moi aussi dans une tour de mots, je trace  
Sur l'horizon qui marche comme les arbres  
Les profils verbeux de femmes et dans le parc  
Les files d'enfants aux gestes étoilés.  
Et ceux-là veulent que je vous fasse avec les voyelles des  
hêtres,  
Et ceux-là, avec les voix de chênes ; et des gloses  
Sur vous avec les racines de maintes provinces épineuses  
Et ceux-là veulent que je vous crée, avec les paroles de l'eau.**

**Derrière un pot de fougère l'horloge qui balance  
Me dit le verbe de l'heure, le sens neural  
Volette sur le disque irradié, déclame le matin  
Et dit les vents à la girouette.  
Et ceux-là veulent que je vous fasse avec les signes des près ;  
L'herbe insigne qui me dit tout ce que je sais  
Eclate avec l'hiver véreux au travers de l'œil  
Et ceux-là veulent que vous conte les péchés du corbeau.**

**Surtout quand le vent d'octobre  
(ceux-là veulent que je vous fasse avec des sortilèges  
d'automne,  
A langues d'araignées et de tonnantes pentes galloises)  
Flagelle les terrains avec des poings de rave ;  
Et ceux-là veulent que vous crée avec les mots sans cœur.  
Le cœur s'égoutte, lui qui épelle dans le galop  
Du sang chimique, et qui sentait en lui gronder l'orage.  
Par le bord de la mer, écoute les noires voyelles des oiseaux.**

**Dylan Thomas .....**



# REVUE(S)

## L'ATELIER CONTEMPORAIN

1<sup>er</sup> numéro, printemps 2013



*Pourquoi écrivez-vous sur l'art ?*

*Monique Tello*

*Alexandre Hollan*

*Ann Loubert*

*François Dilasser*

REVUE DE POÉSIE

n° 01/Printemps 2013

L'ATELIER CONTEMPORAIN

COLLECTIF

Cette nouvelle revue d'art intitulée L'Atelier contemporain du nom du recueil sur la peinture de Francis Ponge, paraîtra deux fois par an, en se référant à l'éthique de créateur de ce poète. Elle s'intéressera particulièrement à la peinture actuelle en illustrant les œuvres d'artistes peu connus, commentées et analysées par des écrivains. Des textes qui nous permettront de mieux saisir ce qui est en jeu dans leur atelier, leurs préoccupations, interrogations et inquiétudes. De l'art vers la littérature, mais aussi de la littérature vers l'art afin de renouer le dialogue.

■ <http://www.r-diffusion.org/index.php?ouvrage=LAC-08>

**THOMAS VINAU**  
**PEINTURES DE SYLVIE LOBATO**

...

## **LA BÊTE**

Editions Le Réalgar – Septembre 2013, 8€

...

## **NOUVELLE**

thomas vinau

### **La Bête**

nouvelle

peintures de  
sylvie lobato



le Réalgar

© *Reproduction des peintures et dessins de Sylvie Lobato*

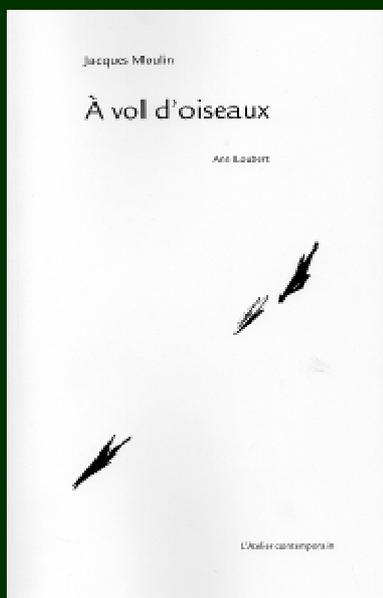
---

[www.lerealgar.com/](http://www.lerealgar.com/)

...

## 2013 PARUTIONS

Jacques Moulin



### A vol d'oiseaux

(dessins d'Ann Loubert)

Ed. de 'Atelier Contemporain, 2013

N' imagine pas mon père en mouette sur les falaises ou le sillon dans la valleuse. En migrateur non plus. La falaise tient son triangle de terre jusqu'à l'effondrement. L'argile pourtant lui colle aux bottes.

La pie peut-être. La pie pipelette pour le taiseux. La pie par deux qui fait son couple dans le jardin quand on est trois. Va-t'en comprendre duo de pies sur les falaises quand vont les mouettes.

----- (p.65)

**JACQUES MOULIN/Editions de l'Atelier Contemporain**

<http://www.r-diffusion.org/index.php?ouvrage=LAC-08>

**SITAUDIS**

<http://www.sitaudis.fr/Parutions/a-vol-d-oiseaux-de-jacques-moulin.php>

**LITTERATURE DE PARTOUT**

<http://litteraturedepartout.hautetfort.com/archive/2013/10/08/temp-0bb37b9fb0c893a4982db946124ebfe0-5191289.html>

**TERRES DE FEMMES**

[http://terresdefemmes.blogs.com/mon\\_weblog/2013/09/jacques-moulin-sur-le-halage-certains-soirs.html](http://terresdefemmes.blogs.com/mon_weblog/2013/09/jacques-moulin-sur-le-halage-certains-soirs.html)



[Texte critique]

**Monique Péron-Bois et Paul Gravillon :**



**Les Carnets d'Eucharis**

**LES JEUX DE PISTE D'UN PEINTRE ET D'UN POÈTE**

**Par Claude Darras**



© Photo Bernard Gouttenoire

Monique Péron-Bois au côté de Paul Gravillon, à Saint-André-la-Côte, lieu familial de leur enfance rhodanienne, en décembre 1992, au moment de la publication du livre « La Moisson de la cigale ».

Chez Monique Péron-Bois, l'esprit divise, mais le cœur unifie. L'œuvre peinte qui s'étale sur près d'un demi-siècle met en échec les classifications et les oppositions qui confortent les commodités de l'analyse et les simplifications de la démonstration. Cet œuvre-là se dérobe aussi bien aux étiquettes aujourd'hui usuelles : figuratif ou non figuratif, abstrait ou réaliste. Camarade d'enfance, le poète et journaliste Paul Gravillon laisse entendre que les mouettes de Georges Braque, lequel a fasciné l'adolescente, y ont laissé une empreinte ineffaçable. Indispensables à l'intelligence de sa création sont les peintures à l'huile ou ripolinées, les acryliques et les encres de couleur. Là, dès l'orée de la décennie 1970, se discernent aisément, au gré d'une invention née de la brosse, des mains et même du souffle, le cheminement vers la transparence, l'intime fusion des souvenirs, bribes de réalité fugace teintée par l'émotion qui jaillissent dans un éblouissement d'éclairs à travers les mailles d'un ciel apaisé. Chez elle, la couleur joue un rôle cardinal dans la matérialisation de la sensation. De tout temps, elle a pris une part capitale à l'élaboration de la forme, multiple et mouvante. Ce n'est pas un élément surajouté dont elle revêt une image déjà existante, loin s'en faut : c'est elle, la couleur, qui façonne, peaufine cette image et lui donne corps et dimension.

Chez Paul Gravillon, pareillement, l'esprit divise et le cœur unifie. La discrétion et la pudeur, égales chez l'exégète et son *modèle*, laissent cependant percer quelques clés jusque dans les versets du récit où la poésie narrative entrechoque jeux de piste et chemins de traverse. La belle et tendre histoire de Mona et de Pablo s'éclaire des dessins de l'une et des textes de l'autre, elle est en fait la révélation de la pensée et de la mémoire des deux protagonistes. La cigale « *sème à tous vents/des ailes et des couteaux/des cris et des drapeaux* » enseigne le poète : ainsi l'exercice d'admiration y fait se croiser Henri Matisse, Arthur Rimbaud et Vincent Van Gogh, la douleur de la perte rassemble Lourdes et Treblinka, la passion des lettres réunit l'écrivain occitan Paul Froment et le poète et éditeur (du présent livre) Bernard Lesfargues.

« *La peinture est du côté de la flamme/l'écriture est du côté de l'obscur* » énonce avec justesse Paul Gravillon. Il reste que c'est le Rhône (d'où sont issus nos deux octogénaires, nés à Lyon) qui donne sa couleur et son intensité à cet ouvrage si original. Je suis certain que si vous collez votre oreille contre les pages, vous pourrez entendre les haies s'animer sous le chant des oiseaux à la confluence du Rhône et de la Saône.

Les Carnets d'Eucharis N°39 (Automne 2013) © Claude Darras

#### ■ Bibliographie

René *Monique Péron-Bois, peintre ou la moisson de la cigale*, récit-poème de Paul Gravillon, photos de Bernard Schreier, éditions Fédérop, 176 pages, 1992

*Douze cœurs*, par Paul Gravillon, dessins de Monique Péron-Bois, éditions Fédérop, 72 pages, 1978.

## Une lecture de Béatrice Machet

JACQUES JOSSE



### La dernière pirouette de Bohumil Hrabal

Editions Approches  
Collection textes nus 2013

Pour Milan Kundera, « Bohumil Hrabal est l'une des incarnations les plus authentiques de la Prague magique ; c'est l'incroyable mariage de l'humour plébéien et de l'imagination baroque ». Depuis sa lettre à Hrabal publié en 2001 aux éditions Jacques Brémond, on savait l'admiration de Jacques Josse pour l'auteur tchèque, qu'on pourrait qualifier de grande gueule, homme de l'excès ayant le sens aigu de l'absurdité tragicomique du quotidien.

Et qui dit lettre dit sorte de monologue. Monologue dit aussi le flot des paroles que les personnages de Hrabal déversent, perdus dans leurs faits divers et les expériences de la vie, hasardeuse à cette époque en Tchécoslovaquie. Entre lettre et monologue, si je souligne et tire ce fil, rouge à mes yeux, c'est qu'il serait bien le lien, ce qui rend d'emblée l'oeuvre de Hrabal intime et familière à la perception et à l'oeuvre même de Jacques Josse. Ils sont frères, complices. Ils savent tous les deux l'essentiel de la vie humaine et qui ronge : *la trop bruyante solitude*.

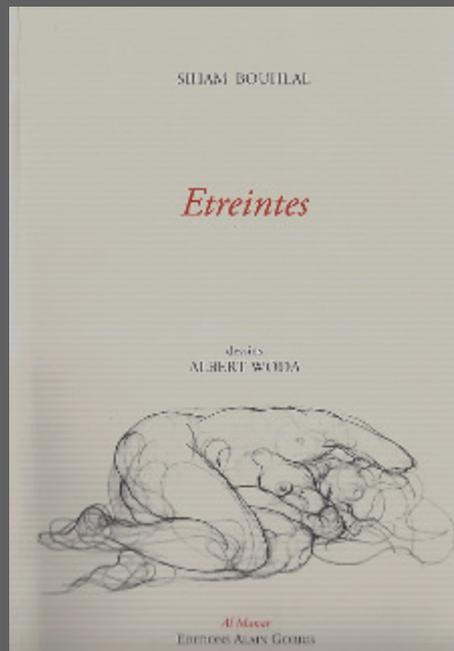
Dans cette dernière pirouette, le roman ci-dessus cité est évoqué. Son personnage principal, Hanta, après avoir sauvé du pilon nombres de livres importants qui constituent l'héritage de l'humanité, s'ouvre les veines. Le suicide pourrait bien être aussi un personnage principal, dans l'esprit de Jacques Josse comme dans celui de Hrabal, j'en veux pour preuve que « la dernière pirouette » de Hrabal désigne une défenestration. On se souvient des *ombres classées sans suite*, du *passage à Brest*, du *journal d'absence* ... Jacques Josse n'est pas Antonin Artaud mais pour les suicidés de la société, (ceux qui se donnent la mort parce qu'ils ne peuvent pas tuer psychiatres et autres humains qui attribuent aux visionnaires la dimension négative du délire ou de l'utopie), pour ceux-là dis-je, il a une tendresse particulière. Et même plus, il capte leurs voix, il les accompagne sur leurs chemins, il témoigne de leurs pensées et sensations, les relaie, nous les transmet et nous les recevons comme une évidence. Alors nous pouvons nous aussi aborder ce continent de fraternité entre « fous », génies lucides souffrant de la maladie du monde, de la maladie de la société. Jacques Josse est cet homme-médecine capable de voyager dans le monde des esprits dits « dérangés », il est cet écrivain se glissant sous la peau d'un autre écrivain, et nous apprécions, je cite Lionel Bourg, sa « haute tension stylistique ». © Béatrice Machet-Franke

■ LES CARNETS D'EUCARIS, 2013

■ LIEN : [http://www.lieux-dits.eu/Tourne%20la%20page/jacques\\_josse.htm](http://www.lieux-dits.eu/Tourne%20la%20page/jacques_josse.htm)

## Une lecture de Tristan Hordé

SIHAM BOUHLAL



Étreintes

dessins d'Albert woda

Al Manar, éditions Alain Gorius, 2012

Comment dire le désir, l'étreinte ? Le thème n'est pas aussi fréquent qu'on pourrait le penser dans la poésie lyrique. Pour retenir deux exemples fort éloignés dans l'écriture, Jouve et Stéfan y ont réussi, mais bien peu de poètes femmes s'y sont hasardé. Siham Bouhlal, médiéviste, traductrice de textes anciens, connaît aussi bien la tradition poétique arabe que la française ; elle poursuit avec *Étreintes* ce qu'elle avait entrepris un peu plus tôt dans les poèmes de *Corps lumière* (Al Manar, 2008) qui exploraient autrement ce que pouvait être la relation amoureuse, corps et esprit.

Avec l'ouverture du livre, « Elle gisait sur le sol. Exténuée de désir », (reprise plus loin), commence un parcours des transformations qu'introduit l'étreinte amoureuse. Le corps de la femme devient lui-même, « continu[e] de se faire », comme si faire l'amour aboutissait à une nouvelle naissance. Les deux corps alors se confondent, le masculin semble pénétrer totalement le féminin — « Des gouttes de sueur pleuvaient sur son visage. [...] Se déversaient même dans sa bouche. Close pourtant. », et le femme, elle, « plonge dans [les] yeux de l'amant, yeux bleus : image du ciel où elle se perd. » Ce motif imprègne une partie du livre, avec l'insistance à suggérer les corps « confondus », « enchâssés », qui forment « une seule et même entité », et s'il est un écart par rapport à cette recherche de la « fusion », il vient de l'homme qui, les yeux clos, est « dans un autre monde ».

Le livre n'est ni un récit continu ni un catalogue d'images, mais une série de textes qui, chacun à sa façon, s'attache à cerner les formes du désir d'une femme. Ici, commençant à partager celui de l'homme qui la regarde mais qui se tait, elle s'enfuit ; là, c'est elle, adolescente, qui reste muette et apprend longtemps après qu'une union aurait pu être vécue. On lit souvent de petits tableaux de l'absence et de l'oubli : amant rêvé, amant disparu, comme si la chronique du désir satisfait devait se doubler du poème de l'attente, du désir frustré. Ainsi, la femme déclare sa défaite à l'amant : « tu me possèdes, m'obsède, me tiens, me détiens, m'attaches, m'enchaînes, me déchaînes, m'anéantis, m'ébranles, me chavires », mais cette perte acceptée d'autonomie elle la parle devant un miroir, et l'amant est peut-être imaginaire.

C'est que la force du rêve aboutit à la fiction d'un amant venant la nuit dans le lit de l'aimée, au point qu'elle respire le mélange des odeurs qui l'accompagnent toujours à son retour et ressent, un instant, « une étreinte de l'âme, du corps, qui la gardait en vie. » À l'inverse, « Elle est parfois prise d'oubli », ne sachant plus rien de l'apparence du premier amant qui la déflora, mais « Jamais ne revint », et son ignorance signale peut-être simplement le caractère fantasmé de l'amant. Il est plusieurs fois question d'un « amour qui n'advint jamais », ou d'un homme qui « jamais ne la toucha » mais dont le seul regard provoqua une « extase d'amour », ou du désir de deux amants qui ne peuvent s'étreindre, ne parvenant pas à être seuls.

On ne peut s'empêcher de penser aux amoureuses des *Mille et une nuits*, ici avec « les sourcils tracés au kohl », la chevelure « trempée de henné », criant "Allah" dans la jouissance, d'autant plus aisément que le décor est celui de la médina de Fès, du riad, du hammam, les parfums ceux de l'oranger, du basilic, de l'eucalyptus. Ce qui n'empêche pas la femme de lire Apollinaire, une chanson de Barbara, ou de renvoyer à Borges. Il y a dans le mouvement de la présence à l'absence, de l'évocation sans ambiguïté de l'amour des corps (seul aspect retenu dans les dessins très suggestifs d'Albert Woda) à la chasteté consentie, le souvenir de l'amour selon les troubadours autant que la référence à la poésie arabe ancienne : les derniers mots d'une page pourraient appartenir aux deux traditions, « Aimer. Aimer. Même trop. Même mal. » Cependant, Siham Bouhlal déborde ce cadre par sa manière d'écrire quand la phrase, constamment rompue et, même, limitée au mot, mime le mouvement de l'étreinte, ou quand elle fait allusion à l'amour lesbien : dans les deux cas, le temps et l'espace du passé ne sont que des décors.

© Tristan Hordé

■ LES CARNETS D'EUCCHARIS N°39, Automne 2013

■ AL MANAR EDITIONS : [http://www.editmanar.com/default\\_editions.htm](http://www.editmanar.com/default_editions.htm)

Une lecture de  
Béatrice Machet

GENEVIÈVE BERTRAND



L'IMPATIENCE DU TILLEUL

Editions de l'Atlantique  
Collection Phoïbos

Dès le préliminaire nous sommes prévenus : il s'agit d'un lieu racine, sacré, où le divin se manifeste. Mais il s'agit aussi d'un lieu matrice (*espace utérin/Où je me love depuis les commencements*), où mature ce qui va vers une naissance, une renaissance, guidée par une attention toute maternelle en ce qu'elle éduque. Lieu du retour après un exil, où le tilleul, symbole de l'arbre de vie, recueillera sur vos lèvres un mot de passe, un code secret, un code pour initié, alors vous pourrez entrer dans le domaine et côtoyer l'esprit du lieu, qui se pourrait bien être l'âme de l'auteure. En conclusion nous lisons lieu icône, lieu hologramme, et dans l'entre de tous ces lieux, le voyage, la quête pour une harmonie, le besoin de connexion avec le plus grand que soi innommable, avec la *Présence*.

Avec son style lapidaire, avec son sens du haïku, Geneviève Bertrand nous fait partager ce qui la déchire et l'émerveille, la brule et la glace. Elle nous convie sur les sentiers de l'absolu, transpose et transfère son impatience humaine trop-humaine, au tilleul dont les essences apaisent, encouragent au détachement, but non avoué mais bel et bien visé.

Au rythme des saisons nous suivons l'auteure et sa hâte à retrouver le lieu où son être enfin s'épanouit, son être reconnaissant s'aidant de rituels pour scander la marche de sa quête pèlerine :

*Ouvrir le volet chaque matin ou encore  
Poser à l'embrasure l'oblation d'un bonheur d'iris  
Et ce afin de Ne pas posséder la terre mais être possédée par elle*

Par ces quelques vers, par ses expériences de communions du corps et du paysage, *Le paysage s'insère en moi/Ses brumes ses aspérités ses vallées/Je me dissous comme cendres/Réunies à leur terre première*, l'auteure accède, accompagne, chemine avec les éveillés de toutes les confessions et sagesse, par exemple:

*«Chaque pas qui est fait sur la Terre devrait être comme une prière.» Héhaka Sapa (Sioux Lakota) « Celui qui veut connaître le Divin doit sentir le vent sur son visage et le soleil sur sa main. » Bouddha*

Au rythme des saisons il faut aussi quitter ce lieu car la « fausse vie » est ailleurs qui réquisitionne de sa logique alimentaire. On entend alors le portail grincer comme on sent les mâchoires de l'auteure se serre ... c'est souffrance, arrachement que *partir* dit-elle et elle n'aura de cesse que d'attendre le moment coïncidé où maison haute « abandonnée » et maison basse réintégrée vibreront à l'unisson par la magie de l'ubiquité ... c'est bien ce que recherche l'auteure, pouvoir en tous lieux se sentir et être comme elle est au contact de *la falaise*, face au *col de l'Asclier* et de ce fait en finir avec *l'impatience*, on pourrait aussi bien remplacer ce mot par dualité.

Au bout de ces 48 pages denses, impossible de ne pas évoquer le concept d'équanimité que Geneviève Bertrand, diplômée de philosophie, n'ignore pas. Acceptation totale de ce qui est, qu'elle soit stoïque, bouddhiste, Jaïniste, la démarche permet de ne plus s'user à résister, à s'angoisser ; c'est un désir d'être présent, sans impatience, afin que l'esprit débouche sur la paix et la liberté.

Recueil en forme de voeu pieux il s'avère aussi pouvoir être un livre de pratique, un livre de chevet pour le/la lecteur/trice, il a le parfum d'un témoignage quasi apostolique.

Poésie et spiritualité sont les faces de la même médaille que Geneviève Bertrand a passé autour de son cou et qu'elle fait miroiter, tinter, devant nos yeux et nos oreilles qui s'en trouvent enchantés.

© Béatrice Machet-Franke  
■ LES CARNETS D'EUCARIS N°39, Automne 2013

Une lecture de  
Arnaud Talhouarn

GUILLAUME DECOURT



Un ciel soupape

sac à mots, 2013

Poésie païenne que celle de Guillaume Decourt. Les deux premiers recueils (*La Termitière* aux éditions Gros Textes, *Le Chef-d'œuvre sur la tempe* aux éditions du Coudrier) l'avaient déjà illustré. Le troisième, *Un Ciel soupape*, est à cet égard une confirmation. Et il faut donner à cet adjectif l'acception originelle du terme latin « paganus » : vernaculaire, attaché à la terre. Les figures fantasmagoriques qui la hantent, et que l'on pourrait aussi apparenter à des êtres mythologiques, sont des divinités de la terre et, singulièrement, de la fécondité. Qu'elles soient féminines, alors elles sont abondamment humides, qu'elles soient masculines, alors elles seront vigoureusement ithyphalliques : à la fois turgescentes et fécondes, toujours prêtes à recevoir la semence ou à la faire jaillir. Ainsi celle qui « fut bénite au basilic » et « ne redoute point les processions » est la même dont le sexe « chatouille orgueilleusement celui qui le fouit avec un savoir d'octopode ».

Cette ferveur païenne ne saurait aller sans un rite qui est, comme on l'attendait, entièrement dépourvu de tout horizon transcendantal. Ce qui fait s'exclamer le poète, sur un mode triomphal : « Je touche bien le bout du monde ». Car il s'agit de toucher la chair du monde, ou d'être touchée par elle. Point d'esprit, ici, ni de spéculations, mais une chair vibrante, bandée. Ou plutôt : l'esprit s'est résolu en une matière pétrie d'intelligence, et tout le travail du poète, est de ressentir, et de donner à ressentir la profondeur et la richesse de cette chair du monde.

Or, quand il s'agit de célébrer ce monde clos sur son indicible surpuissance, la parole est l'instrument le plus efficace, et elle devient acte, de même que dans les rituels magiques des peuplades premières : « Toute parole en l'air manque toujours d'ensevelir. » Le poète chante l'amour du monde tel qu'il est, indifférent aux idéalismes desséchants, mais imprégné, tel un fruit délectable, de toutes les sèves : « Foutaise de ce qui est en puissance et grésillement des cigales encore bien après la fin du jour. » Ici, comme l'annonce le titre de l'un des poèmes du recueil, on ne part pas en expédition vers quelque royaume à conquérir au delà des terres connues, mais on cabote. Cabotage fructueux, où le nautonier, étreint par le pressentiment inquiétant de la mort, trouve aussi une victoire qui, pour être intime, n'en est pas moins sublime.

« Elle - femme au regard \ Eloigné – \ Surgit déjà de l'eau \ Nue comme un psaume \ Il s'agira de vivre \ Maintenant »

Poésie d'autant plus forte que, situant son foyer en dehors de la subjectivité du poète, elle est tournée vers l'autre et l'ailleurs. Toute chose, fût-elle quotidienne ou vulgaire, trouve sa place dans le poème et, devenant naturellement mot et rythme, accède par là même à l'état d'existence supérieure que lui confère le verbe poétique.

« C'est encore un moyen parmi d'autres de trembler à l'irréductible ».

© Arnaud Talhouarn

■ LES CARNETS D'EUCHARIS N°39, Automne 2013

### ■ Bio-bibliographie

**Arnaud Talhouarn**, né en 1973, enseignant, a publié des poèmes, des nouvelles, des récits de voyage et des critiques littéraires dans de nombreuses revues et sur plusieurs blogs. Certains de ses poèmes sont traduits en anglais. Il vit actuellement entre Paris et Canton. Parmi ses publications :

- « Phœnix » n°10 ;
- « L'Atelier du Roman » (éditions Flammarion) n°60 et n°63 ;
- « Népentès » n°7, juillet 2013 ;
- « Passage d'encre » série II, n° # 02 ;
- « Place de la Sorbonne » n°3 (éditions du Relief) ;
- « Les Cahiers du Sens » (le Nouvel Athanor) n°23 ;
- « La Passe » n°16 et n°18 ;
- « Dissonances » n°22 ;
- « Concerto pour marées et silence » n°6 ;
- « Verso » n°153 et n°154, fin 2013 ;
- « Recours au Poème », mai 2013 ;
- « Paysages écrits » n°14 et n°17-18 ;
- « A la dérive » n°4 et n°5 ;
- « The French Literary Review » (revue franco-britannique) n°19 ;
- « Le Pont » (revue franco-iraniennne) n°7 et n°8.

Une lecture de  
Jean-Marc Couvé

Parler nu  
BRIGITTE GYR



Editions Lanskine

© <http://www.editions-lanskine.fr/>

Entre sûr & a : GYR



Pas plus de titres – hormis celui du recueil, suivi de « On désosse le réel » – que de majuscules ; peu de ponctuation, des points de suspension, pour l'essentiel ; quelques mots en italique, et c'est tout. Certaines pages ne donnent que quelques mots (un vers ?) à lire.

Voilà pour la forme. Si je m'arrête à la grammaire, cherche les pronoms les plus fréquemment utilisés, l'impersonnel « on » arrive largement en tête : est-ce que Brigitte Gyr, dont l'œuvre protéiforme est déjà riche d'une vingtaine de titres (poésie, théâtre, nouvelles, textes pour la jeunesse...), hésite à abuser d'un *je* qui, par homophonie, aurait tendance dans la poésie auto-fictive d'aujourd'hui à glisser vers le « jeu » (gratuit) qui ne saurait l'amuser ?

Et est-ce que cette apparente concision, le refus de recourir à quelque artifice doivent être lus par les lecteurs attentifs comme une invite à aller à l'essentiel ?

Poète, Brigitte Gyr l'est aussi par toutes ces interrogations qu'elle suscite en nous ; sans aucune prétention à y apporter un commencement de réponse. Au début était l'enfance, et elle *était* ce que nous sommes, tous, pourtant la tête nous tourne, les souvenirs s'emmêlent, la ligne est brisée, l'enfance « on » y retombe dans le grand âge, ce « vieillir » qui faisait si peur à Brel, plus qu'à Ionesco le devoir « mourir »...

Pour ce petit livre des éditions Lanskine, paru fin 2012, l'auteure a obtenu le Prix Vildrac de la Société des gens de lettres (SGDL). L'espace et l'éprise, l'esprit passe ; la poésie demeure (ultime ?). Ces mots qui parlent « nus », nous touchent, sans afféterie ; ils aspirent à l'essentiel, comme un haïku de Basho.

Ce recueil de 50 pages (qui pourraient tenir sur 15) est un condensé de pensée ; une pensée poétique en suspension, pleine de points. Sur le i du puits qui hante le rêve devenu « forteresse »... au pied d'argile. La mémoire ressasse l'origine enfantine, se désespère d'atteindre à l'immortalité. Tout poète sensible ajoute une pierre (de cendres ; cf. « la forteresse » éponyme, 2006) :

« *dernier essai / avant l'arrêt de jeu... / demeure / le je* » (calembour, p. 25)

ou « *au creux des / mousses / la menace mollit* » (allitération, p.29)

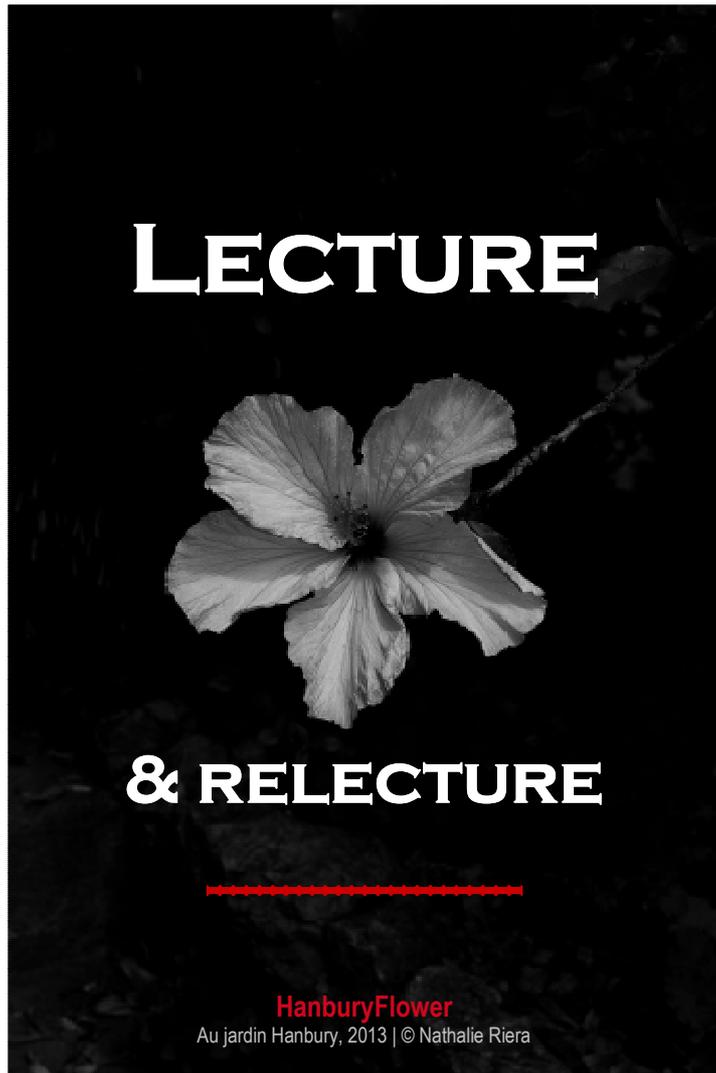
Chez Gyr, terre et air se répondent, « corps » et « soleil » (p.7) jouent à cache-cache. La mousse (p.29) est nid pour l'oiseau, la brise est favorable à l'abeille (p.7), et le « nu » – notre venue au monde – hante, obsède l'humaine attention, tension sans voile, sans fard. Gyr, entre *a* et *sûr*, ne nous rassure, oblige le lecteur à réagir, l'art, eh, ah ! - l'aéra... Gyr ?

Cette parole féminine, essentielle à la poésie mondiale, de V. Joyaux à N. Riera, de M. Tissot à E.-M. Berg, vivante, déterminée, nous aide à mieux inspirer... avant d'expirer. Brigitte Gyr y joue une partition contenue – sans fausse modestie, ce qui, selon moi, est le seul rôle qui nous échoit. Nul autre choix.

© Jean-Marc Couvé

■ LES CARNETS D'EUCARIS N°39, Automne 2013

■ LIEN : <http://www.editions-lanskine.fr/livre/parler-nu-brigitte-gyr-1>



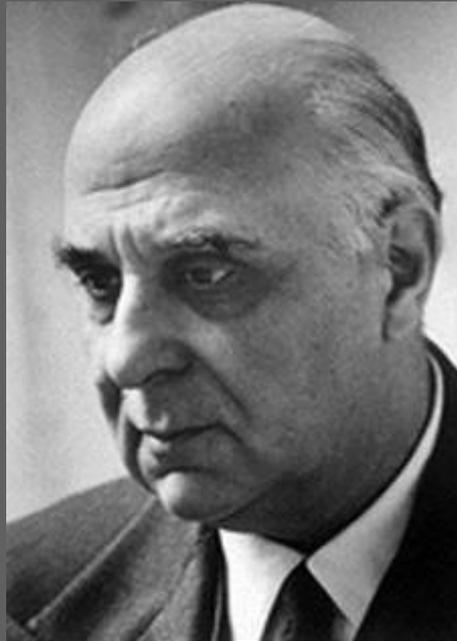
*Les Garnets d'Eucharis*





## Une lecture de Guillaume Decourt

GEORGES SEFERIS



De l'empreinte chez Seféris

*J'ai l'impression que tout ce que j'écris ici n'est rien d'autre que ces dessins que se font tatouer sur la peau les prisonniers ou les marins.*

Chez Seféris, la contraction du temps – passé présent comme soudé par un point de fuite - participe du sourire immuable des statues. Le dépouillement se fait apatride. Devenir madrepore tout en tentant d'être comme l'eau qui favorise tout et ne rivalise avec rien, mais qui coulant dans le talweg sait venir à bout des rochers les plus durs. « La vie suffit » selon Eschyle dans *Agamemnon*. Taoïsme hellénique : on ne se baignera pas une fois dans un fleuve différent : et qui pourrait prétendre que Tchouang-Tseu n'aurait pas été sensible à la dialectique des contraires ?

Chez Seféris, d'abord des titres : *Journal de bord*, *Cahiers d'études*, *Notes pour une semaine*, *Esquisses pour un été* : les poèmes en tant que fragments définitifs prennent valeur de bornes milliaires.

*J'ai maintenu ma vie. La neige  
Et l'eau gelée dans les empreintes des chevaux.*

« De la musique avant toute chose », on ne se gardera point d'affirmer que pour souscrire à cette exhortation mieux vaut préférer la fuite en direction de soi-même à la descente au plus profond du sujet. Le

dessin se fait chant, arrête faïtière dans le guillochis du poème : procession de mots comme déchiffrement à vue du réel puisqu'il s'agit bien de nommer:

*Prends avec toi l'enfant qui vit le jour  
Sous les feuilles de ce platane  
Et apprends-lui à épeler les arbres.*

Une mélodie seule ou accompagnée, (la mélodie est bien un chant sans voix ; dans le jargon pianistique on parle aussi de faire chanter le meuble) est « cruellement bâtie autour de sa propre absence » – comme le dit Maria de Mello Breyner à propos de Lisbonne (les villes aussi ont parfois quelque chose de musical)- ; elle est évocation de l'exil premier en ceci que dans sa nudité même elle est à la fois antienne et répons d'un gondolier dans le noir qui chercherait à :

*Retrouver la semence première  
Afin que recommence le drame très ancien.*

A chaque fin de mouvement, l'oreille attend toujours la cadence parfaite, la résolution sur la fondamentale : une demi-cadence priverait d'une joie autoritaire. Cela n'eût été pourtant qu'accalmie fugitive. Séféris ne le permet pas.

*La femme devint une image incertaine et s'effaça tant elle était petite... Savaient-ils qu'ils étaient délivrés des filets du monde ?*

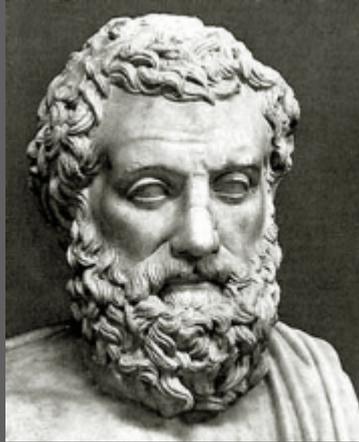
Solipsisme. Même alors qu'une âme « si elle veut se reconnaître c'est dans une autre âme qu'elle doit se regarder » d'après Platon dans *Alcibiade*, le chant n'est pourtant pas partage, et quand Stratis le marin décrit un homme passant les douanes d'une femme qu'on achète, c'est avant tout de lui qu'il parle en s'adressant à elle :

*« Attention, n'abîme pas ton sein, il t'aide à vivre... »  
Le soir sur le bateau, je ne pus m'approcher de la sirène.  
J'avais honte.*

L'empathie se détériore : on ne se recroqueville que sur soi-même et c'est aux sons des flûtiaux fendus des Erinnyes que l'on renonce à la pitié. Un homme est seul entre ses propres Symplégades. C'est alors qu'il fredonne gaiement pour lui tout seul, une main clouée sur le plat-bord :

*Ce corps qui souhaitait fleurir comme une branche  
Porter ses fruits, devenir flûte dans le gel,  
L'imagination l'a enfoui dans un essaim bruyant  
Pour que passe et l'éprouve, le temps musicien.*

## Une lecture de Claude Minière



### Il faut relire \* les grandes tragédies D'ESCHYLE...

... pour voir comment cet auteur si « lointain » (du cinquième siècle avant notre ère) continue de nourrir les écrits d'écrivains aussi divers que Jonathan Littell et Michel Houellebecq. Il continue, rappelé à nous, explicitement, par Nietzsche avec son ouvrage de 1872, *La Naissance de la tragédie à partir de l'esprit de la musique*, et encore aujourd'hui, plus secrètement ou de façon « perverse », soutenant des écrivains qui content les violences de l'individu conduit par des forces fatales. Voyez ce que ces écrivains contemporains doivent aux *Euménides* (« Les Bienveillantes ») du dramaturge antique, ou à son *Agamemnon*. Dans cette dernière pièce était affirmé que les humains ne peuvent comprendre l'ordre des choses que par la *souffrance*, que c'est seulement à travers la souffrance qu'ils peuvent reconnaître la primauté de l'ordre divin. Le Chœur le déclare aux vers 172-173, le dieu (Zeus) a posé pour maître mot : « par la souffrance la science ».

*Agamemnon*, *Les Choéphores*, *les Euménides* formaient la trilogie de *L'Orestie*, suivie d'un drame satyrique dont le texte est aujourd'hui perdu. On se souviendra que Georges Bataille écrivit aussi une « Orestie ». Belle endurance de la source donc ; trésor de pensée, de « sagesse » et d'art que les tragédies antiques !

Les doctes spécialistes académiques ont tendance désormais à disqualifier la surprenante vision de Nietzsche et les très lucides investigations dont rendaient compte *La Naissance de la tragédie*. Pourtant, Nietzsche avait remarquablement perçu que les tragédies attiques, « fondatrices », déjà puisaient dans les légendes, dans la poésie lyrique et épique primitives. Il y avait une source de la source, la « naissance » était issue d'une pensée antérieure. Pour assurer leur succès lors des concours --- succès philosophique, « démocratique », moral --- les tragédiens du V<sup>e</sup> s. opéraient une mise-en-ordre et, bien que « sauvages », s'éloignaient cependant de la sauvagerie archaïque. Le pathétique remplaçait le festif dionysiaque. L'écart se creusait entre les dieux et les hommes : les dieux étaient à respecter, et chaque mortel devrait « se connaître soi-même ».

\* par exemple dans les volumes de la collection « Bouquins » des éditions Robert Laffont.

# ABONNEMENT 2014 SOUSCRIPTION

## 2014 Les Carnets d'Eucharis

.....Poésie/Littérature Photographie Arts plastiques..... 2014

Les Carnets d'Eucharis HOMMAGE A PHILIPPE SOUPAULT



### Philippe Soupault

■ DEUXIÈME NUMÉRO PAPIER :

*LES CARNETS D'EUCCHARIS, Année 2014*  
[Philippe Soupault]  
21 €, frais de port compris

À RETOURNER À

L'Atelier des Carnets d'Eucharis  
L'Olivier d'Argens - Chemin de l'Isle  
BP 44 - 83520 Roquebrune-sur-Argens

[nathalieriera@live.fr](mailto:nathalieriera@live.fr)

NOM/PRENOM :

.....

ADRESSE :

.....  
.....  
.....

CODE POSTAL /VILLE :

.....

MAIL : .....

## Je souhaite

■ faire un don de soutien à *L'Association L'Atelier des Carnets d'Eucharis*  
Je verse la somme de : \_\_\_\_\_ €

■ un simple abonnement à la Revue annuelle *Les Carnets d'Eucharis*  
Prix de l'abonnement annuel :  
17 € (+ frais de port à ajouter : 4 € France - 7,50 € Etranger)

**PREMIER NUMERO PAPIER :**  
**LES CARNETS D'EUCCHARIS, Année 2013**  
[Susan Sontag]  
**21 €, frais de port compris**

**DEUXIÈME NUMÉRO PAPIER :**  
**LES CARNETS D'EUCCHARIS, Année 2014**  
[Philippe Soupault]  
**21 €, frais de port compris**

## Je vous adresse le montant

■ par chèque à l'ordre de *L'Association L'Atelier des Carnets d'Eucharis*

■ par virement

Banque Caisse d'Epargne Côte d'Azur  
N° de compte : 08004840629  
IBAN : FR76 1831 5100 0008 0048 4062 952  
BIC : CEPFRPP831

Date :

Signature :



2013 | Revue électronique *Les Carnets d'eucharis* | (ISSN 2116-5548) |

Automne 2013

N°39

les carnets d'eucharis



© Choix des textes & photos & conception du carnet

**Nathalie Riera**

Revue numérique gratuit